

The background of the entire page is a dense, chaotic web of thin, multi-colored lines in shades of yellow, pink, blue, brown, and grey. These lines are tangled and overlapping, creating a complex, organic pattern. In the lower half, there are several larger, more prominent loops and swirls of these colored lines, some appearing thicker than others.

# CLAUDE ECKEN

## Le Cri du corps



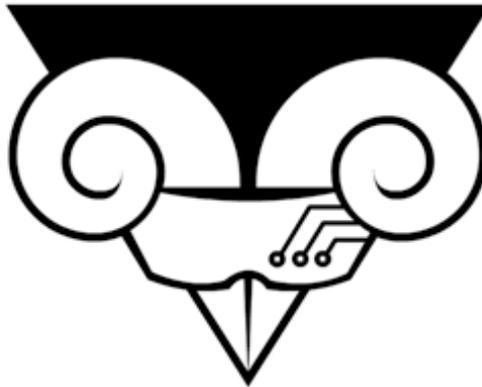
# Le Cri du corps

Claude Ecken



Le Béliâl' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliâl', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



# e-Béhémoth'

ISBN : 978-2-84344-610-8

Parution : avril 2014

Version : 1.0 — 25/03/2014

© 2014, Le Béhémoth' pour la présente édition

Illustration de couverture © [Jer Thorp CC-BY-2.0](#)

# Le Cri du corps

## CHAPITRE PREMIER

« M. RAYMOND CORLET », annonça la secrétaire en tendant à Aziki M'Bouhilé un dossier.

Elle s'effaça ensuite pour laisser entrer le client et referma la porte du cabinet derrière lui. C'était un homme de la quarantaine environ, de taille moyenne, au visage pâle et souffreteux. Le type même de l'obscur fonctionnaire sans passé et sans avenir. Il salua brièvement le médecin.

En retournant s'asseoir derrière son bureau, la jeune femme jeta un rapide coup d'œil sur la fiche que lui avait préparée Mme Vassonier. Le nom de Raymond Corlet ne lui disait rien, aussi ne s'étonna-t-elle point de la trouver vierge. Elle reporta ensuite son regard sur le malade qui se tenait timidement devant elle.

« Asseyez-vous, monsieur Corlet, et dites-moi ce qui ne va pas. »

Avec un sens tout professionnel de l'observation, elle chercha dans sa mine les symptômes d'une maladie, sans rien déceler de particulier. L'homme toussota, se demandant par quel bout commencer.

« Voilà... Depuis quelque temps, je respire mal et le cœur bat trop vite. Il s'emballé parfois, et quand je veux prendre ma respiration, j'ai l'impression de rater un ou deux battements. Pendant tout le temps que ça dure, je me sens extrêmement mal à l'aise. Nauséux... »

Aziki M'Bouhilé hocha la tête, engageant Raymond Corlet à poursuivre. Elle visualisait déjà les divers tableaux cliniques illustrant ses problèmes cardiaques. Tachycardie ou tachyarythmie. Débit systolique élevé aux dépens de la diastole, diminution sévère du débit coronaire. Pendant que le patient décrivait maladroitement les symptômes qu'il jugeait utile de signaler, les mécanismes de l'appareil circulatoire apparaissaient devant les yeux d'Aziki. Diverses pistes de diagnostic se dessinaient, qu'elle poursuivait ou abandonnait à mesure que l'entretien se prolongeait.

« Pas d'évanouissement ou de perte de conscience ? demanda-t-elle pour se faire une idée plus précise de la cardiopathie de son patient.

– Non. Le malaise ne va pas jusque-là.

– Vous faites souvent des efforts violents ?

– Vous savez, je travaille pour un cabinet de comptabilité. Je me fatigue surtout intellectuellement.

– Et dans vos loisirs ? Vous vous êtes beaucoup dépensé physiquement, ces derniers temps ? »

La faible carrure de l'homme assis en face d'elle lui permettait cependant d'en douter.

« Je ne fais pas de sport, lui confirma-t-il. Je sais que je devrais, mais tout seul, ça m'ennuie. Et puis mes collages ne me laissent pas trop de temps. Je refais des tableaux célèbres en collant des bouts de papiers de différentes couleurs. Tant de gens jettent leurs journaux...

Agacée par ces détails inutiles, Aziki revint à des questions strictement médicales. Les malades abandonnaient volontiers l'énoncé de leurs symptômes quand on leur en laissait la possibilité. Peut-être estimaient-ils qu'une description détaillée de leur mode de vie faciliterait le diagnostic ? Mais si le médecin n'y prenait pas garde, ces propos oiseux pouvaient lourdement peser sur ses activités, au risque de ne pas dépasser six ou huit consultations par jour — score nettement insuffisant — et perdre petit à petit sa clientèle lassée par les files d'attente.

En praticien efficace, Aziki était habile à déjouer les tentatives de diversion et à questionner chacun sur l'essentiel. Elle fit ainsi préciser à Raymond Corlet la façon dont son cœur s'emballait et la fréquence des manifestations. L'interrogatoire seul lui permit d'éliminer la tachyrythmie et de limiter les causes du malaise à une éventuelle insuffisance ventriculaire. Seule l'auscultation, maintenant qu'elle estimait avoir fait le tour de la question, permettrait d'établir un diagnostic. Si toutefois il était possible de diagnostiquer quelque chose : le patient, malgré son aspect malingre, ne paraissait pas réellement en mauvaise santé.

Le pouls battait à un rythme normal. En observant le temps écoulé sur sa montre, elle s'avisa de l'heure avancée de l'après-midi. Tant mieux ! Pour la première fois depuis l'ouverture de son cabinet, elle trouvait que la journée s'étirait désespérément en longueur.

Passé ce premier examen, Aziki M'Bouhilé se prépara à mesurer la tension artérielle et demanda à Corlet de présenter son bras gauche. Comme l'homme avait gardé sa veste, il dut se lever pour l'accrocher au dossier de la chaise.

En attendant qu'il fût prêt, la jeune femme regarda distraitemment par la fenêtre. Son esprit se trouvait déjà loin de cette pièce et de l'ennuyeux malade qui l'occupait. La circulation automobile commençait à obstruer l'avenue alors qu'il était à peine dix-sept heures. Dans une

demi-heure, les artères de la ville s'engorgeraient au point de provoquer des bouchons. Aziki pesta intérieurement. Ce n'était pas le jour pour perdre son temps dans un embouteillage. Francis avait promis de passer la prendre chez elle à sept heures et demie pile. Invitée à une soirée où se trouveraient la plupart des personnalités médicales de Montpellier, elle ne tenait pas à se mettre en retard. L'occasion de reconquérir Francis était trop belle pour qu'elle se permît le plus petit mauvais point.

« Je suis prêt », annonça le quadragénaire, qui avait relevé la manche de sa chemise.

Aziki revint à son patient. Elle fixa le brassard et gonfla le tensiomètre. Raymond Corlet était le dernier client de la salle d'attente. Avec un peu de chance, personne ne viendrait plus et elle pourrait partir un peu plus tôt. Mme Vassonier noterait pour le lendemain les noms des patients qui se présenteraient pendant qu'elle prendrait un bon bain et se ferait belle.

La tension artérielle était à peine plus élevée que la normale. Il n'y avait aucune indication à en tirer. Aziki M'Bouhilé dégonfla le brassard et rangea l'appareil.

« Déshabillez-vous », demanda-t-elle en appliquant contre ses oreilles les embouts de son stéthoscope.

Elle était à nouveau entièrement absorbée par son examen, attentive aux bruits du cœur. Un, début de la systole, éjection du sang ; deux, fin de la systole, fermeture des sigmoïdes, début de la diastole. Aziki ne percevait pas le bruit de galop caractéristique du rythme à trois temps des lésions organiques ou fonctionnelles, ni de souffle ou de roulement traduisant un écoulement anormal du sang. Elle doutait à présent d'une insuffisance ventriculaire.

La poursuite de l'auscultation permit également d'écarter une maladie de Bouveret entraînant une tachycardie paroxystique. Ce patient était en train de la mettre en retard !

« Vous avez un cœur exceptionnellement bien constitué, conclut-elle après un examen approfondi. Il faudrait, bien entendu, pratiquer un électrocardiogramme pour déceler un éventuel début de maladie cardiaque, mais je me demande si vos palpitations ne sont pas tout simplement dues à de l'anxiété... Où ressentez-vous précisément quelque chose quand les symptômes, se manifestent ?

– Là... » répondit Corlet en plaçant la main sur sa poitrine.

Aziki M'Bouhilé se sentit triompher et retint un sourire. L'homme désignait l'emplacement présumé du cœur, la confortant dans son diagnostic de malaises psychosomatiques. Il imaginait seulement son cœur malade !

« Vous n’avez que quelques palpitations avec de petites extrasystoles. Les extrasystoles, ce sont ces ratés que vous éprouvez de temps en temps, mais cela ne signifie pas que votre cœur va tomber en panne. Pour vous rassurer, je vais quand même demander un électrocardiogramme complémentaire. Et je vais vous prescrire quelques calmants, qui diminueront votre émotivité, quelque chose de léger à prendre le soir. Vos ennuis passeront vite. »

Elle était déjà en train de rédiger une ordonnance et un mot de recommandation à un cardiologue qu’elle connaissait bien.

Raymond Corlet, le portefeuille à la main, attendait son autorisation pour se rhabiller. Aziki considéra son torse blafard, d’une maigreur qui rendait plus grotesque encore l’arrondi de son ventre aux abdominaux amorphes. Vaguement écœurée par ce corps peu appétissant, elle détourna les yeux et nota sur le dossier nouvellement créé les désordres de santé constatés.

Son nouveau patient partit sur la pointe des pieds. Dès que la porte se fut refermée, elle s’étira avec satisfaction. Ouf ! La journée était terminée.

Rapidement, elle ouvrit le tiroir de son bureau et compta les gains de la journée. Il y avait huit cents francs en chèques et quatre cents en liquide. Pas l’affluence, mais satisfaisant pour une veille de week-end. Les gens sont surtout malades le lundi, à la reprise du travail, c’est bien connu.

Elle prit les quatre billets de cent et en ajouta un autre de sa poche en espérant que sa secrétaire cesserait de récriminer, devant ses efforts pour rattraper les retards de salaire. Leur entente n’était pas des meilleures. Mais, bien qu’Aziki eût préféré travailler avec n’importe qui d’autre, force lui était de se satisfaire de cette femme revêche. Mme Vassonier faisait en quelque sorte partie des meubles du cabinet médical.

Le docteur Soliman lui avait cédé l’affaire à la condition qu’elle garde auprès d’elle cette quinquagénaire qui, manifestement, n’avait jamais exercé d’autre emploi ailleurs. Le sentiment de justice et la fierté d’Aziki M’Bouhilé souffraient encore des torts que lui avait causés le vieil homme. Son portefeuille aussi, d’ailleurs, puisqu’elle n’avait pas fini de rembourser les multiples emprunts nécessaires à l’achat de ce cabinet.

Sans ces crédits, elle serait aisément parvenue à dégager deux salaires confortables, et même à économiser pour investir dans du matériel médical ou du mobilier neuf. Mais il lui fallait encore tenir huit mois avant de souffler un peu. Huit mois durant lesquels elle convertirait ses jours de repos en tours de garde afin de gagner suffisamment pour vivre.

Aziki M’Bouhilé alla voir Mme Vassonier qui, tel un cerbère, se tenait devant la porte d’entrée, le tricot en cours prêt à disparaître dans le

tiroir de son bureau. Elle lui rendit le dossier de Raymond Corlet et lui fit part de ses intentions de partir plus tôt qu'à l'accoutumée. Un instant, elle se sentit obligée de prétexter une visite pour s'éviter les réflexions de sa harpie, puis elle décida qu'elle ne se laisserait pas intimider par quelque reproche que ce fût. D'ailleurs, les cinq cents francs qu'elle agita sous le nez de la secrétaire serviraient probablement à effacer toute animosité.

« Voici le solde du mois d'août.

– Ce n'est pas trop tôt, lâcha l'employée d'un ton pincé en fourrant les billets dans son sac à main. Il reste encore septembre... et octobre.

– N'exagérons rien. Nous ne sommes que le seize du mois.

– Peut-être. Mais ça m'étonnerait que vous puissiez me payer au trente et un. »

Aziki leva les yeux au ciel pour implorer sa clémence.

« Mme Vassonier ! Cet argent que je vous donne est une preuve de mes efforts, n'est-ce pas ? Vous savez que je ne me paye pas tant que les finances ne vont pas. Je prélève à peine de quoi me nourrir. »

Mme Vassonier regarda son employeur avec l'air de dire que ses problèmes ne la concernaient pas.

« Du temps du docteur Solimon, on n'aurait jamais vu ça.

– Le docteur Solimon ! Vous ne jurez que par lui ! Figurez-vous que s'il n'avait pas, durant les derniers mois où il exerçait, recommandé à sa clientèle d'autres médecins que moi, je n'aurais pas perdu tout ce temps à m'en refaire une. Je n'aurais pas non plus eu tant de mal à régler le prix demandé pour ce cabinet avec sa clientèle. Sa manœuvre est à la limite de l'escroquerie. »

Le vieux monsieur s'était certainement fait payer par les praticiens auxquels il avait envoyé ses malades, gagnant ainsi sur les deux tableaux.

« Parce que vous croyez qu'elle serait restée, sa clientèle ? Je ne dis pas ça pour vous, mais à cause de tous ces étrangers qui viennent vous voir. Vous savez comme sont les gens...

– Je sais, oui. »

Aziki avait envie de rétorquer à sa secrétaire qu'elle la rangeait dans le même sac que ces gens qu'elle évoquait mais préféra ne pas envenimer les choses. Cela faisait longtemps qu'elle soupçonnait Mme Vassonier de xénophobie. Son employée avait beau se cacher derrière les personnes qui ne supportaient pas de voir une trop forte proportion d'Africains dans la salle d'attente, elle n'en citait pas moins cet argument qui rendait les Noirs responsables de la baisse de fréquentation. Elle feignait de condamner l'attitude raciste des patients mais aurait préféré conserver cette clientèle-là plutôt que celle des étrangers qui la remplaçaient.

Aziki partit, s'efforçant d'oublier sa secrétaire. Du point de vue professionnel, il n'y avait rien à lui reprocher, ce qu'elle regrettait parfois, ne trouvant aucun motif sérieux pour la renvoyer.

Avant de se diriger vers le parking souterrain de la place de la Comédie, elle jeta un œil sur sa plaque professionnelle. Au-dessus de la mention *Aziki M'Bouhilé, médecin généraliste*, une main moqueuse avait ajouté sur le mur, à l'aide d'un épais marqueur noir : GRI-GRI, FETICHE, BONNE MAGIE.

Non sans regretter la baisse de la subtilité de ces anonymes inscriptions, Aziki sortit de son sac une petite bombe de peinture d'une teinte proche de celle du mur, puis elle effaça le graffiti d'une pression de l'index.

Elle s'éloigna ensuite à la hâte, au risque de briser le talon aiguille de ses chaussures. Le flot de voitures que chaque carrefour déversait dans l'avenue ne lui inspirait pas confiance.

Elle parvint pourtant sans trop d'encombre à son domicile, un modeste pavillon à la sortie ouest de la ville, semblable aux autres alignés le long de la rue droite comme un i. Il lui suffisait grandement, avec ses quatre pièces réparties sur deux niveaux et son minuscule jardin sur l'arrière. Le montant du loyer avait davantage motivé son choix que le charme désuet de la bâtisse, mais elle avait appris, depuis, à apprécier le calme du quartier, isolé des commerces et des grands axes routiers.

La jeune femme prit une douche, s'épila les jambes et se parfuma. Elle se savait séduisante. On disait d'elle qu'elle était une beauté noire très typée, avec le front large et noble, les lèvres sensuelles et charnues, et la matité de sa peau parfaitement lisse et sans grain. Elle savait pourtant qu'elle avait hérité plusieurs traits européens de son père métissé : son nez rectiligne, légèrement relevé, et sa souple longue chevelure qui rehaussait ses traits bien mieux qu'un casque frisé.

L'image que lui renvoyait sa glace la satisfait davantage quand elle l'habilla d'une minuscule culotte de soie perlée finement brodée, d'un soutien-gorge assorti et de bas moirés tendus par un porte-jarretelles blanc. Sa silhouette était celle d'un mannequin, et elle songea un instant à la carrière autrement plus lucrative qu'elle aurait pu mener si elle avait décidé de s'imposer avec ses charmes plutôt qu'avec son intelligence. Mais le métier de mannequin l'aurait vite lassée : il ne lui paraissait pas assez stimulant intellectuellement.

Un coup d'œil à sa montre abrégua ses rêves de femme fatale : il lui fallait encore se vêtir. Délaissant les élégants tailleurs qu'elle portait pour exercer sa profession, elle choisit une robe de soirée d'un lilas foncé s'accordant à merveille avec la couleur sombre de sa peau. Le décolleté dans le dos était un peu large pour la saison, mais Aziki était prête à

supporter la fraîcheur du soir si elle recevait en compensation la certitude de plaire à Francis.

Elle haussa les épaules et chercha de quoi se couvrir en cas de besoin. Le problème n'était pas de plaire à Francis mais de se l'attacher suffisamment pour le dissuader de courir tous les jupons de l'hôpital où il exerçait ses talents de chirurgien.

Ils avaient été amants quelques mois, du temps où elle terminait ses études de médecine. Aziki avait cru que, contrairement aux autres, elle ne constituerait pas un bref chapitre supplémentaire de la biographie amoureuse du jeune homme mais ouvrirait les pages d'un livre beaucoup plus long, qui couvrirait toutes les futures périodes de leur existence. Cependant, bien qu'elle eût déjà eu le mérite de durer plus longtemps que d'autres, elle avait à son tour été écartée au profit de nouveaux riants visages, de corps à la grâce semblable mais pourtant différente.

Cette éphémère liaison n'aurait eu qu'une modeste incidence sur la vie sentimentale d'Aziki si elle n'avait été si désespérément amoureuse de cet insouciant don Juan aux yeux d'un gris électrique. L'aventure aurait même fini par devenir un inoffensif souvenir, comme tant d'autres que l'on exhume parfois avec un sourire et une pointe de tendresse, si Francis n'était revenu régulièrement la voir, afin de lui conter ses peines de cœur et profiter, avant les prochaines rencontres, de sa faiblesse à son égard.

Aziki se reprochait violemment ces constantes défaillances, elle dont la volonté et la détermination forçaient autrement l'admiration. Face à Francis, elle perdait esprit critique et faculté de raisonnement au point de plaindre ce bourreau des cœurs quand une de ses victimes parvenait à briser sa superbe par une mûre vengeance ; au point de croire qu'il finirait par se lasser de ces trop faciles conquêtes et des dérisoires satisfactions charnelles qu'il en retirait pour lui revenir un jour, enfin fidèle, à elle qui aurait su l'attendre sans perdre confiance.

Elle savait cependant Francis loin du chemin de la vertu, mais elle ne pouvait s'empêcher de s'illusionner en espérant un improbable retour de flamme. Son corps refusait l'évidence, son esprit la niait, muselant sa raison. D'ailleurs, Francis n'avait jamais aimé aucune femme. Il en usait, sans plus. Chirurgien des corps, il n'était qu'un boucher des âmes, prélevant son plaisir comme on procède à l'ablation d'un organe. Son regard était le scalpel qui ouvrait un chemin dans le cœur de la belle, ses manières souriantes opéraient de véritables transformations sur les plus farouches, mais ses abandons ressemblaient trop à de cruelles mutilations. Et pourtant, Aziki l'aimait.

Elle s'étudia à nouveau devant la glace, traquant les imperfections de la créature de charme que son désir pour Francis lui avait inspiré. Enfin satisfaite, elle signa sa réussite d'un dernier trait de crayon à

sourcils, prolongeant les arcades sous lesquelles couvaient les braises sombres de ses yeux. Le reste, maintenant, n'était plus qu'affaire de psychologie... et d'opportunité.

Elle eut à peine le temps de parvenir au bas des marches, au rez-de-chaussée, qu'un grondement de moteur suivi d'un coup de klaxon l'avertit de l'arrivée du chirurgien.

« Ça doit être ça, la concordance des temps ! » murmura-t-elle en se précipitant à l'extérieur.

Francis l'attendait dans sa Porsche écarlate, manifestement ravi de la retrouver. Aziki verrouilla l'huis, sauta jusqu'à la porte de la grille qu'elle tira sur son passage et s'engouffra dans le véhicule grondant d'impatience. Elle embrassa prestement Francis sur la joue alors que celui-ci démarrait déjà en trombe.

« Dis donc, Azi ! Tu es superbe, ce soir ! »

Elle accepta avec contentement le petit sifflement d'admiration, prête à le complimenter à son tour sur sa tenue sobre et décontractée, léger pull blanc et pantalon noir assortis d'une veste de velours gris.

« Ça doit plaire au célibataire que tu es redevenu, glissa-t-elle.

– Ne retourne pas le couteau dans la plaie, veux-tu ?

– Le scalpel, tu veux dire...

– Si tu veux... Parle-moi plutôt de toi. Comment vont tes affaires, actuellement ?

– On dirait qu'elles se redressent, lâcha Aziki, rêveuse, en regardant la main de Francis passer les vitesses. Rien n'est confirmé, mais j'en saurai plus très bientôt. »

Puis elle laissa ses yeux errer sur les platanes qui défilaient en bordure de la route, grisée par la vitesse et la présence de cet homme à ses côtés.